

habitués qui sont les siens, qu'elle sait sur le bout des doigts, qu'elle devinerait au toucher. Leur élocution est plus naturelle, plus intelligible, leurs procédés sont moins cavaliers, et s'ils n'ont pas de gants blancs, au moins ils éteignent leur cigare quand ils ont une déclaration à faire.

Parmi eux un écerelé du boulevard de Coblentz y serait remarqué comme un événement, comme un habitant du Marais le serait au bal d'Idalie, et un habitué d'Idalie dans la salle de Desnoyers. Chaque classe a sa sphère d'allures et de manières hors de laquelle, à un degré plus haut ou plus bas, elle trouve le sarcasme ou l'admiration.

Concluons de ce qui précède, qu'en étudiant la face physique des passages de la capitale, on obtient l'expression raisonnée de ses mœurs. Prenez les galeries de l'Opéra et le passage Brady, deux points extrêmes du grand tout, vous arriverez, par voie de déduction, à la connaissance générale de Paris.

AMÉDÉE KERMEL.



## ÉPITRE

AU ROI DE BAVIÈRE.



## AVIS DE L'AUTEUR.

Le roi de Bavière a publié un recueil de poésies dans lesquelles on trouve souvent du talent, de la philosophie, et même des idées libérales. Mais il prodigue des injures à la France. Le roi-poète oublie trop que lui-même rechercha l'honneur de servir dans nos armées, et que le royaume qu'il gouverne fut créé, pour son père, par le dispensateur des trônes. Le roi de Bavière dit expressément : « Voulez-vous prendre une mauvaise opinion des hommes, allez en France, vous y chercherez vainement l'honneur. » La France n'a jamais trompé les peuples qu'elle a soumis : le roi de Bavière doit le savoir, c'est en France qu'il est venu chercher des leçons de courage et d'honneur. Ce n'est point sous nos drapeaux qu'il a trouvé l'exemple de ces défections qui vengèrent honteusement les rois du servage qu'ils avaient mérité. Puisse le roi de Bavière, réparant une injuste agression, s'honorer comme prince en défendant les intérêts des peuples, et comme littérateur, en prêtant sa voix à la cause de la liberté !



## ÉPITRE

### AU ROI DE BAVIÈRE.



Dans ces jours où, brûlant de la soif des combats,  
Les peuples et les rois vident leurs grands débats,  
Au bruit des nations qui tombent immolées,  
D'un funèbre bandeau les Muses sont voilées ;  
Mais, Barde couronné, vous charmez leurs douleurs,  
A leurs autels déserts vous apportez des fleurs ;  
Du vulgaire des rois le talent vous sépare,  
Et le luth dans vos mains remplace un fer barbare.



Vous le savez, pareils à de fougueux torrents,  
 Du ravage à l'oubli passent les conquérants.  
 Chaque race bientôt par l'autre poursuivie,  
 Se transmet en courant le flambeau de la vie.  
 L'homme ignore souvent quel maître audacieux  
 Ensanglanta le sol qui nourrit ses aïeux;  
 Tandis qu'en ses jeux même un faible enfant répète  
 Le nom sacré du sage ou les chants du poète.

Tout roi qui pense en homme est l'ami des beaux-arts.  
 Purifié par eux, le second des Césars  
 Rend un culte à Virgile, et dans ses vers sublimes  
 Le poète l'absout de quarante ans de crimes.  
 Et, sans les demi-dieux dont il marche escorté,  
 Que deviendrait Louis pour la postérité;  
 Si caressant les arts de ses mains souveraines,  
 Il n'alliait leur palme aux lauriers des Turennes;  
 Si de Colbert, enfin, les immortels travaux  
 N'expiaient du vieux roi les attentats dévots?

Des Muses Frédéric connut l'heureux délire,  
 A son sceptre de fer il suspendit sa lyre;  
 Dans le temple des arts abjurant la fierté,  
 Le despote germain chante la liberté:  
 Et quand de son orgueil le Nord est tributaire,  
 Il demande à la gloire un regard de Voltaire.  
 Et ce héros qui, chef d'un peuple de héros,

S'il ne s'était fait roi n'eût point connu d'égaux;  
 Athlète, dont l'audace en triomphes féconde,  
 D'un sabre plébéien fit le sceptre du monde;  
 Du cortège des arts il orna sa grandeur;  
 Et son char triomphal brilla de leur splendeur.  
 Mais l'orgueil tout à coup égara le génie...  
 Les arts restent muets près de la tyrannie.  
 Quand l'univers lassé de supporter son poids,  
 En brisant le colosse émancipa les rois,  
 Vomis à flots pressés au sein de ma patrie,  
 Les barbares du Nord répandent leur furie;  
 Pareils aux ouragans de leurs affreux climats,  
 Triomphateurs sans gloire, ils sèment le trépas;  
 Des héros invaincus ils convoitent la tête,  
 Et le fer des bourreaux achève leur conquête.  
 Des farouches Baskirs, des esclaves des czars,  
 La horde rugissant<sup>e</sup> entoure nos remparts:  
 O prodige! je vois leur fureur immobile...  
 D'un pied respectueux aux champs d'Ermenonville  
 Le Tartare s'avance, il vient le front voilé,  
 S'incliner sur le sol que Jean-Jacque a foulé<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'un des chefs tartares de l'invasion de 1814 se trouvant près d'Ermenonville, apprit que ce village était le lieu célèbre par la retraite de Rousseau; il ordonna sur-le-champ à la horde qu'il commandait d'en respecter toutes les propriétés. Le ravage cessa, et l'on vit des chefs venir respectueusement saluer le sol qui avait un moment reçu les cendres du grand écrivain. Et pendant que les farouches enfants du Don et du Volga rendaient cet



Des arts que vous aimez tel est le noble empire.  
 C'est à leurs doux lauriers que votre orgueil aspire.  
 Des peuples affranchis vous chantez les exploits,  
 Vous invoquez pour eux la liberté, les lois;  
 Votre muse en courroux, presque républicaine,  
 Du vieux monde opprimé voudrait briser la chaîne;  
 Indignée à l'aspect des hommes à genoux,  
 Du trône elle leur crie : Esclaves, levez-vous !...  
 Et pour les Français seuls réservant les outrages,  
 « Peuple vain, dites-vous, nourri dans les orages,  
 « Il couvre ses erreurs d'un vernis éclatant ;  
 « Frivole avec orgueil, et toujours inconstant,  
 « Il remplit l'univers de sa funeste gloire ;  
 « Sans fruit il fatigua le vol de la victoire,  
 « Et jusques à l'honneur !... » Mais vous baissez les yeux ?  
 Je ne redirai pas vos chants injurieux...  
 Oui, l'affront que sur vous empreint un tel blasphème,  
 Perce encore à travers l'éclat du diadème.  
 La France à vos beaux ans offrit un doux abri,  
 Sous son ciel enchanteur vos talents ont mûri ;  
 Témoin de sa splendeur, à sa gloire infidèle,

hommage au génie, la tombe de Rousseau et celle de Voltaire, obscurément reléguées dans le fond d'un caveau, étaient livrées aux implacables ennemis de la raison, dont la haine dispersa, dit-on, ces restes sacrés. On ne voudrait pas croire à cette profanation ; mais le refus constant fait depuis deux ans de montrer ces tombeaux à la vénération publique, ne permet plus d'en douter. (NOTE DE L'AUTEUR.)

Quoi ! ses propres bienfaits vous ont armé contre elle ?  
 Ah ! quand votre courroux âpre et désordonné  
 A lancé sur la France un trait empoisonné,  
 Le dieu sacré des arts, le dieu qui la protège  
 Ne cria point : Arrête ! arrête, sacrilège !  
 C'est là que du génie inspirant les travaux,  
 L'antiquité sublime a trouvé des rivaux ;  
 Soit, lorsque modulant sa lyre enchanteresse,  
 Racine nous ramène aux beaux jours de la Grèce ;  
 Soit qu'émule d'Eschyle et vainqueur de Lucain,  
 Corneille étincelant du feu républicain,  
 Retrouvant dans son cœur la dignité de l'homme,  
 Semble un Romain grandi sur les débris de Rome ;  
 Soit que Voltaire, armé de vingt talents divers,  
 Des oppresseurs sacrés délivre l'univers ;  
 Aigle victorieux dans son vol il s'élança,  
 Remplit son siècle entier de son génie immense,  
 Le charme pour l'instruire, et son prisme enchanté  
 Au monde encor enfant montre la liberté.

Roi, votre cœur s'abuse, et malgré vous recèle  
 D'un feu mal assoupi la jalouse étincelle.  
 Du fier Napoléon les foudres éclatants  
 Sur la tête des rois ont grondé trop long-temps ?  
 Mais lui-même étaya la royauté vieillie,  
 Par son puissant orgueil elle fut ennoblie.  
 Les couronnes passaient de la pompe au mépris ;



Sa main à ces hochets a rendu quelque prix.  
 Les rois déchus en foule, avides de servage,  
 Fiers d'étaler sous lui leur brillant esclavage,  
 Aspirant à monter au rang de ses soldats.  
 Dociles courtisans, voyez ces potentats  
 Épiant les pensers sur sa bouche muette,  
 Recevoir à genoux les sceptres qu'il leur jette.  
 Vous-même, votre front devant l'aigle incliné,  
 Dites, ne s'est-il pas relevé couronné?  
 Ah! si vous irritant des jeux de la fortune,  
 Le souvenir d'un maître encor vous importune,  
 Consolez votre orgueil en chantant ses revers;  
 Mais n'alliez jamais l'imposture aux bons vers.  
 L'Europe à votre haine opposant son hommage,  
 De vos accents menteurs vous renverrait l'outrage.  
 D'un peuple que vous-même adoriez triomphant,  
 N'accusez plus l'honneur, l'honneur vous le défend.

Trahi par l'amitié plus que par la victoire,  
 Mon pays, je le sais, resta veuf de sa gloire.  
 Des traits du fanatisme et de maux assailli,  
 Du grand peuple quinze ans l'astre heureux a pâli.  
 Les tyrans répétaient : Dans nos fers il sommeille!  
 Mais la foudre à la main le géant se réveille;  
 Au-dessus de leur tête il lève un front altier,  
 Grand, tel qu'il supporta le poids du monde entier.  
 Intrépide avec calme et vainqueur sans colère,

Il étend sur les lois l'égide populaire.  
 Le bruit de ses exploits retentit jusqu'à vous;  
 Vous ne pouvez des rois partager le courroux?  
 Qu'un Tartare fougueux s'acharne sur sa proie,  
 Et se gorge de meurtre en rugissant de joie;  
 Qu'aux bords du Tage, à Rome, aux remparts castillans,  
 Des princes, vils fardeaux de trônes vacillans,  
 Appellent du Volga les hordes abruties;  
 On conçoit leurs désirs, leurs lâches sympathies.  
 Mais vous, né protecteur et des arts et des lois,  
 Vous, que la liberté porta sur le pavois,  
 Ne redoutez jamais sa flamme tutélaire,  
 Le peuple le plus juste est celui qu'elle éclaire.  
 L'homme esclave en secret menace le pouvoir,  
 Libre, il porte joyeux le fardeau du devoir.  
 Cette foule long-temps par l'orgueil asservie,  
 Le peuple est des états la richesse et la vie.  
 Sentinelle attentive, à l'instant du danger  
 Son bras laborieux s'arme pour vous venger.  
 Princes, vous jouissez du fruit de ses conquêtes,  
 Il cueille les lauriers, vous en ornez vos têtes;  
 Et sa gloire ingénue immolée à l'état,  
 Sous un toit indigent vient cacher son éclat.  
 Mais lorsque sans mesure un oppresseur l'accable,  
 Il déchaîne en grondant sa fureur implacable;  
 Terrible, il ressaisit sa vaste autorité,  
 Et se plaît à briser ce qu'il a redouté.



Torrent impétueux, il mugit, roule, et passe.  
 Du despote orgueilleux la haine est plus vivace;  
 Il unit l'ordre au meurtre; à frapper occupé  
 Son glaive a toujours soif, quoique toujours trempé.  
 Charles neuf, Ferdinand, don Miguel, Louis onze,  
 Quadrige monstrueux de rois au cœur de bronze,  
 Ont décuplé cent fois les maux, les cruautés,  
 Par le courroux du peuple en un siècle enfantés.  
 Loin des princes, des grands, souvent l'honneur s'exile,  
 Mais dans le cœur du pauvre est son constant asile.  
 Que le fer des bourreaux immole un peuple entier,  
 Simulant la pitié sur son visage altier,  
 Plein de lui-même, un grand avec indifférence  
 Voit tomber les héros, boucliers de la France!  
 Mais le peuple indigné pousse un cri douloureux,  
 La vengeance bouillonne en son cœur généreux,  
 Il secoue en pleurant les torches funéraires,  
 Car lui seul se souvient que les hommes sont frères!

Heureux qui désormais sur le trône porté,  
 Se courbe noblement devant la Liberté.  
 Le monde, en saluant cette reine immortelle,  
 Abjure des tyrans la superbe tutelle.  
 A son éclat divin le préjugé s'enfuit,  
 Comme un rêve bizarre au départ de la nuit.  
 Mais à ce rêve encor plus d'un roi peut se plaire:  
 La raison l'éblouit et rarement l'éclaire;

De vieux hochets en songe il réjouit ses yeux;  
 Il voit le droit divin écrit au front des cieux.  
 Des rois les nations lui semblent l'héritage,  
 Et sa superbe main les parque ou les partage.  
 L'un élève des grands pour ramper à ses pieds;  
 Loin de lui relevant leurs fronts humiliés,  
 Ces grands vont, du mépris portant la flétrissure,  
 Au peuple infortuné le rendre avec usure.  
 Dans un fleuve de sang l'autre suit ses projets,  
 De héros citoyens veut faire des sujets;  
 La grandeur près de lui n'est qu'un honteux servage,  
 Le calme c'est la mort, l'ordre c'est l'esclavage.  
 Fût-ce sur des tombeaux, il a soif de régner;  
 Qu'un grand peuple à son joug n'ait pu se résigner,  
 Du rang des nations sa cruauté l'efface.  
 De peur que la victoire un jour ne l'y replace,  
 Jusqu'en ses rejetons il va l'exterminer,  
 Et de son sol sanglant veut le déraciner.  
 Quelquefois la terreur désenchante le rêve.  
 Un spectre affreux vers lui s'élance, étend un glaive..  
 Le despote, écrasé sous les pieds du vainqueur,  
 S'éveille... un long effroi reste au fond de son cœur.  
 A ses yeux l'avenir soulève alors son voile,  
 De ses pompeux destins il voit pâlir l'étoile;  
 Sous ses pas chancelants il foule un sol trompeur,  
 Et s'il s'irrite encore, en frappant il a peur.  
 Il porte avec douleur sa fortune accablante;



Sur un front sans vertu la couronne est brûlante.

Vous, que n'effraya point ce fardeau dangereux,  
Laissez la vérité briller de tous ses feux.  
Des monarques du Nord la prudence insensée  
Voudrait même imposer des fers à la pensée!  
Loin de les imiter, prince, que votre voix  
Tonne et s'arme contre eux. Si l'on vit autrefois  
Les tigres s'apaiser aux doux sons de la lyre,  
Dissipez de l'orgueil le gothique délire,  
Apprivoisez les rois avec la liberté.  
Qu'à leur superbe oreille un cri soit répété:  
La vertu, des grandeurs est la noble rivale,  
Et de l'échoppe au trône a comblé l'intervalle.  
L'univers est changé, rois, changez avec lui,  
Pour le peuple et pour vous un nouveau jour a lui.  
Lorsque vers le passé votre effort le ramène,  
Dans son rapide cours la raison vous entraîne;  
Quelques abus vieilliss bravent ses traits puissants,  
Mais c'est le reste impur de la rouille des ans.  
La noblesse du glaive en vain crie et s'irrite<sup>1</sup>;

<sup>1</sup> Il n'est ici question que de la caste qui existe encore dans une partie de l'Europe, et que l'habitude puissante de l'oppression des grands et de la servitude du peuple tolère malgré les lumières, qui chaque jour font des progrès rapides. La Russie, la Pologne ont encore leurs esclaves; l'Autriche, plusieurs petits états, et l'Angleterre même, ont encore leurs ilotes et leurs seigneurs féodaux. (NOTE DE L'AUTEUR.)

Par le sang arrosé, son arbre parasite  
Trop long-temps étendit d'infructueux rameaux;  
Des rayons du soleil il priva les hameaux,  
Du crime il fut l'abri. Ses racines avides  
Ont appauvri le sol, rendu les champs arides;  
Mais la foudre a flétri son sommet fastueux;  
Au moindre choc des vents, ses bras secs et noueux  
Se brisent... Vainement l'orgueil incorrigible  
Greffe sur son vieux tronc quelque arbuste flexible;  
Débile rejeton il ne peut refleurir,  
Et le sol indigné ne veut plus le nourrir.

Comme les flots aux flots en roulant se succèdent,  
Des maux vont remplacer les maux qui les précèdent;  
Mais les abus détruits s'effacent pour toujours,  
Et jamais le torrent ne remonte son cours.  
L'univers prend sans cesse une face nouvelle,  
La meilleure des lois n'est pas même éternelle.  
Invincible tyran, le Temps capricieux  
Créa les immortels et les chassa des cieus:  
Dans la main de leur maître il éteint le tonnerre;  
Doit-il donc épargner les grandeurs de la terre?  
Jetés par droit divin aux trônes absolus,  
Les rois vivent encor, la royauté n'est plus.  
Sous un éclat d'emprunt elle brille et succombe,  
C'est un cadavre orné qu'on arrache à la tombe.  
Le jour où l'homme libre a reconquis ses droits,



Le prestige est tombé : mais sous le nom de rois ,  
 Du peuple souverain illustres mandataires ,  
 Des chefs soumis aux lois , des lois dépositaires ,  
 A l'intérêt public prêtent un noble appui :  
 Ils ne sont plus l'état , mais ils règnent par lui .

A ma franchise austère , et même un peu hardie ,  
 Prêtez de votre voix la douce mélodie :  
 Si le rythme des vers , comme un miel savoureux ,  
 Charme de la raison les accents rigoureux ,  
 Il parvient sans effort à l'esprit du vulgaire ,  
 Et sans le révolter le pénètre et l'éclaire .  
 Lassé de fictions , monarque ou plébéien ,  
 Le poète inspiré combat en citoyen .  
 Du vœu des nations courageux interprète ,  
 Armé de son talent , dans l'arène il se jette ,  
 Devant la tyrannie il lutte avec fierté ,  
 Et comme au champ d'honneur meurt pour la liberté .  
 Roi , d'un laurier si noble ornez votre couronne ,  
 Servez la liberté , la France vous pardonne .

Peut-être autour de vous les modernes Tarquins  
 Verront dans vos souhaits des vœux républicains ?  
 La république ! eh bien , on peut l'aimer sans crime .  
 Des esprits généreux c'est le rêve sublime ;  
 C'est le règne des lois... dans son rapide essor  
 Le siècle la contemple et la redoute encor .

L'égalité flétrie en des jours moins prospères ,  
 De son culte naissant vit désertier nos pères ;  
 Épuré par la gloire il n'a pu reflourir .  
 Pour ce culte , il est vrai , le peuple doit mûrir ,  
 Qu'il grandisse abrité sous l'ombre monarchique ,  
 A force de vertus naîtra la république .  
 De loin nous pressentons cet astre radieux ;  
 Mais l'espace pour lui manque encor dans nos cieux .

DE PONGERVILLE,  
 DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

